

# *La Fabrique de la Déviance à Makala : Enjeux Ethiques et Production d'un Savoir Situé Auprès des Jeunes Détenus pour Violences Urbaines à Kinshasa*

## *[The Manufacture Of Deviance In Makala: Ethical Stakes And Production Of Situated Knowledge Among Young Inmates For Urban Violence In Kinshasa]*

Jackson LUNGANGA SHUNGU<sup>1</sup>, Raoul KIENGE-KIENGE INTUDI<sup>2</sup>, Joël NZAMPUNGU IMBOLE<sup>3</sup>

<sup>1</sup>Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo  
Centre de recherche en sciences humaines (CRESH)  
Jacksonlunganga7@gmail.com

<sup>2</sup>Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo  
raoul.kienge@unikin.ac.cd

<sup>3</sup>Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo  
Joel.nzampungu@unikin.ac.cd

Correspondant: Joël NZAMPUNGU IMBOLE, [Joel.nzampungu@unikin.ac.cd](mailto:Joel.nzampungu@unikin.ac.cd)



**Résumé :** Cet article analyse la production du savoir criminologique au sein de la prison centrale de Makala (Kinshasa), en se focalisant sur les trajectoires de jeunes détenus pour « violences urbaines ». Loin d'une approche positiviste centrée sur le passage à l'acte, l'étude mobilise le paradigme de la réaction sociale pour déconstruire les mécanismes par lesquels l'institution carcérale participe à la cristallisation d'une identité déviante. S'appuyant sur une enquête qualitative compréhensive de huit semaines (entretiens semi-directifs et observations), la recherche met en lumière la tension entre le projet disciplinaire Foucauldien et la réalité d'une institution marquée par la précarité et la surpopulation. Les résultats démontrent que l'incarcération, au lieu de réhabiliter, opère un étiquetage stigmatisant qui, combiné à un déficit de capitaux (Bourdieu), enferme les jeunes dans des « carrières déviantes » (Becker) et un horizon social barré. L'article apporte une contribution épistémologique majeure en discutant la posture réflexive du chercheur : ce dernier doit naviguer entre les rapports de pouvoir asymétriques et le risque de voir son enquête perçue comme un prolongement du contrôle administratif. L'étude plaide pour une rupture avec la sélectivité pénale actuelle et appelle à une refonte des politiques de réinsertion en République Démocratique du Congo, privilégiant la déstigmatisation à la surveillance.

**Mots-clés :** Criminologie de la réaction sociale, étiquetage, prison de Makala, Jeunesse, réflexivité, RDC.

<sup>1</sup> Attaché de recherche au Centre de recherche en sciences humaines « CRESH » (SPARI/ BG), Jackson LUNGANGA SHUNGU est Licencié en Relations Internationales, Licencié en Droit, Avocat près la Cour d'Appel de Kinshasa / Gombe et apprenant finaliste à l'école de Criminologie de l'Université de Kinshasa.

<sup>2</sup> Professeur Ordinaire à l'Université de Kinshasa, Raoul KIENGE-KIENGE INTUDI exerce les fonctions de Directeur de l'École de Criminologie.

<sup>3</sup> Docteur en communication et doctorant en criminologie, Joël NZAMPUNGU IMBOLE est enseignant-chercheur à l'école de criminologie de l'Université de Kinshasa.

**Abstrat:** This article analyzes the production of criminological knowledge in the central prison of Makala (Kinshasa), focusing on the trajectories of young inmates for "urban violence". Far from a positivist approach centered on acting out, the study mobilizes the paradigm of social reaction to deconstruct the mechanisms by which the prison institution participates in the crystallization of a deviant identity. Based on a comprehensive eight-week qualitative survey (semi-structured interviews and observations), the research highlights the tension between the Foucauldian disciplinary project and the reality of an institution marked by precariousness and overpopulation. The results show that incarceration, instead of rehabilitating, operates a stigmatizing labeling which, combined with a lack of capital (Bourdieu), locks young people into "deviant careers" (Becker) and a barred social horizon. The article makes a major epistemological contribution by discussing the reflective posture of the researcher: he must navigate between asymmetrical power relations and the risk of seeing his investigation perceived as an extension of administrative control. The study argues for a break with current criminal selectivity and calls for an overhaul of reintegration policies in the Democratic Republic of Congo, favoring destigmatization over surveillance.

**Keywords:** Criminology of social reaction, labeling, Makala prison, Youth, reflexivity, DRC

## Introduction

La prison constitue un espace social singulier qui occupe une place centrale dans l'analyse criminologique, car elle permet d'observer les mécanismes de contrôle social, les trajectoires délinquantes et les transformations profondes des identités des personnes incarcérées. Toutefois, la production du savoir criminologique en milieu carcéral soulève d'importants enjeux méthodologiques et éthiques.

En effet, la prison est un environnement institutionnel fermé, caractérisé par des rapports de pouvoir asymétriques, des contraintes administratives rigides et une régulation stricte des interactions entre détenus et acteurs extérieurs. Ces éléments influencent non seulement les conditions d'accès au terrain, mais saturent également les interactions entre le chercheur et les enquêtés d'un poids symbolique majeur. Comme le souligne Michel Foucault (1975), « la prison n'est pas qu'un lieu de privation de liberté, mais un dispositif de technologie politique du corps où s'exerce une micro-physique du pouvoir » (p. 31). Dans ce contexte, la collecte des données est affectée par une double contrainte : d'une part, l'accès aux détenus dépend étroitement de l'autorisation des autorités pénitentiaires, ce qui peut aliéner l'autonomie du chercheur ; d'autre part, les détenus se trouvent dans une situation de dépendance institutionnelle telle qu'elle est susceptible d'orienter leur discours vers une conformité stratégique.

Par conséquent, la question de la viabilité et de la fiabilité des données recueillies devient un défi épistémologique central : comment distinguer la parole authentique de la réponse dictée par la survie en milieu clos ? A ces difficultés s'ajoutent des préoccupations éthiques impérieuses, les personnes incarcérées constituant une population particulièrement vulnérable. Leur participation doit être encadrée par des principes stricts de consentement libre et éclairé, de confidentialité absolue et de protection contre tout préjudice, alors même que l'asymétrie des relations de pouvoir rend la garantie de ces principes complexe.

Ces enjeux prennent une dimension critique en République démocratique du Congo, où les recherches criminologiques de terrain demeurent encore limitées malgré la complexité des espaces sociaux carcéraux. La prison centrale de Makala, à Kinshasa, illustre cette réalité par sa surpopulation chronique, sa vétusté et la forte hétérogénéité d'une population marquée par la précarité. Parmi les détenus figurent de nombreux jeunes impliqués dans des actes de violences urbaines, dont l'incarcération constitue une rupture biographique majeure transformant leurs représentations de la justice et de l'Etat.

Dès lors, l'interrogation centrale demeure : comment produire un savoir scientifique rigoureux et éthiquement responsable auprès de jeunes détenus dans un environnement où le dispositif de pouvoir conditionne chaque parole ? Cette recherche se fixe pour objectifs fondamentaux de documenter les obstacles pratiques et symboliques à la recherche en milieu fermé congolais, de déconstruire les trajectoires de ces jeunes à travers le prisme de la réaction sociale, et d'évaluer la validité des savoirs produits sous la contrainte institutionnelle.

Au niveau de la revue de la littérature, la production du savoir criminologique à Makala ne peut être saisie uniquement comme un effet mécanique du pouvoir disciplinaire, ni comme une simple construction sociale abstraite. Elle résulte d'une articulation fine entre les cadres théoriques classiques et les réalités empiriques du « Sud ». En dialoguant avec Erving Goffman dans *Asylums* (1961 : pp. 11-22 ; 24-45), il apparaît que la prison, en tant qu'institution totale, ne se contente pas de sanctionner mais produit activement des subjectivités spécifiques. L'analyse goffmanienne impose de rompre avec une criminologie positiviste pour examiner comment l'identité des jeunes est restructurée par l'institution, postulant que « le reclus ne peut pas ne pas se laisser transformer » par les mortifications du moi imposées par le cadre carcéral (p. 58). Goffman avertit d'ailleurs que les réponses des sujets peuvent relever de l'adaptation secondaire ou de la manipulation tactique face à la contrainte.

Ce constat rejoint la pensée de Howard S. Becker (1963 : pp. 9-18), qui démontre que « la déviance est avant tout le produit d'un processus d'étiquetage : le déviant est celui à qui cette étiquette a été appliquée avec succès ». Appliquée aux jeunes de Makala, l'analyse de Becker permet de saisir comment l'incarcération renforce l'identité déviante par le biais de la stigmatisation institutionnelle, transformant un acte isolé en une « carrière » durable. Toutefois, le cadre beckerien se heurte parfois aux limites des structures profondes de domination, là où l'apport de Pierre Bourdieu devient décisif grâce à la notion de réflexivité. Bourdieu (2001 : pp. 87-120) impose d'analyser les conditions sociales de production des données afin d'éviter le paternalisme scientifique et de dévoiler les mécanismes de la domination symbolique. Pour lui, l'objectivation participante consiste à « objectiver le sujet de l'objectivation » afin de ne pas projeter ses propres catégories sociales sur les enquêtés.

La perspective nouvelle de cette recherche réside dans la triangulation de ces auteurs pour forger une criminologie de la réaction sociale située spécifiquement dans le contexte de Kinshasa. L'originalité de ce travail tient au fait de ne pas se limiter à l'application de théories occidentales, mais d'interroger comment l'informalité institutionnelle et la fragilité administrative de Makala redéfinissent les concepts de discipline (Foucault) et d'étiquetage (Becker). Contrairement aux approches classiques, la présente étude postule, en suivant les orientations de Raoul Kienge-Kienge Intudi (2015), que l'enquête en contexte sensible « repose sur une interaction entre le chercheur et les enquêtés, interaction qui influence la production des données » (p. 27).

Il est ainsi considéré que le savoir criminologique produit sur ce terrain constitue une « pratique située » et co-construite, où la parole du détenu s'apparente à une forme de résistance symbolique face à un système pénal perçu comme arbitraire. Cette étude entend dépasser les explications causalistes pour construire un savoir critique, capable d'intégrer l'effet du contexte carcéral sur les récits tout en restant éthiquement conscient des enjeux de pouvoir qui traversent la société congolaise moderne. En somme, il s'agit de s'interroger, comme l'y invitait Becker, sur le camp dans lequel le chercheur se situe (« Whose side are we on ? », 1967), tout en maintenant la rigueur de « l'objectivation de la position du chercheur » (Bourdieu, 1968 : p. 27). Il s'agira, en définitive, de démontrer que la vérité scientifique en milieu carcéral est indissociable d'une analyse rigoureuse de la relation d'enquête.

Dès lors, la section suivante s'attache à définir les piliers de cette étude, en articulant les cadres de la sociologie de la déviance avec les impératifs de la criminologie critique. Il conviendra d'examiner comment les notions de "production du savoir", de "violence urbaine" et de "pouvoir disciplinaire" s'imbriquent pour former une grille de lecture cohérente, permettant de passer de l'observation brute à la construction d'un objet sociologique rigoureux.

## **1. Définitions des concepts et cadres théoriques**

La production du savoir criminologique ne saurait être réduite à une simple accumulation de données factuelles ou à une froide compilation de dossiers pénaux. Elle désigne l'ensemble des processus épistémologiques et sociaux par lesquels des connaissances sont construites, validées et diffusées sur le phénomène criminel, ses acteurs et ses modes de régulation sociale. Dans cette étude, ce concept renvoie spécifiquement aux conditions concrètes de « fabrication » des données auprès de jeunes détenus pour violences urbaines. Ces dernières sont définies comme des actes, collectifs ou individuels, de destruction, d'agression ou d'affrontement intervenant dans l'espace urbain, souvent cristallisés par des dynamiques de marginalisation, de survie informelle et une rupture profonde du contrat social. Comme l'indique Kienge-Kienge (2010), « l'enquête criminologique en contexte sensible n'est jamais neutre : elle est une interaction située qui influence la nature même de la vérité produite » (p. 63).

Pour saisir la complexité de ce savoir en milieu clos, trois cadres théoriques majeurs s'articulent de manière complémentaire. Premièrement, la sociologie réflexive de Pierre Bourdieu (2001) constitue le socle essentiel pour analyser les conditions de l'enquête. En imposant l'objectivation des structures sociales de la recherche, elle permet d'interroger les rapports de force qui saturent la relation entre le chercheur et les détenus. Bourdieu rappelle que le chercheur doit « porter au jour les présupposés impensés qu'il doit à sa position sociale » (p. 174). A la prison de Makala, cette vigilance est indispensable pour ne pas transformer l'entretien en un prolongement de la violence symbolique institutionnelle. Il s'agit de briser ce que Bourdieu appelle la « lecture savante » qui ignore les conditions sociales de sa propre production.

Deuxièmement, ce cadre dialogue nécessairement avec la théorie du pouvoir disciplinaire de Michel Foucault. Dans *Surveiller et punir* (1975), Foucault démontre que la prison fonctionne comme un appareil de « savoir-pouvoir » où l'examen permanent vise à « qualifier, classer et punir ». A Makala, la production du savoir se heurte frontalement à ce dispositif : le chercheur pénètre un espace où chaque geste du détenu est déjà codifié, évalué et normalisé par l'institution. Foucault souligne que la discipline « fabrique » des individus (p. 172) ; l'enquête doit donc déceler ce qui relève de la fabrication institutionnelle et ce qui relève de l'identité réelle du sujet.

Enfin, la théorie de l'étiquetage (labeling theory) de Howard Becker (1963) complète cette triade en postulant que la déviance n'est pas une essence intrinsèque à l'acte, mais le résultat d'une transaction sociale. Selon Becker, « les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance » (p. 33). Pour les jeunes de Makala, l'étiquette de « délinquant » ou de « criminel violent » imposée par la police et la justice devient un « statut principal » qui occulte toutes leurs autres identités sociales. L'enjeu de cette recherche est de produire une connaissance qui déconstruit ce stigmate au lieu de le renforcer, en analysant les trajectoires vécues plutôt que les catégories pénales imposées.

L'articulation de ces socles théoriques (la réflexivité bourdieusienne, la mécanique disciplinaire foucauldienne et le processus d'étiquetage beckerien) impose une exigence de rigueur qui dépasse la simple collecte de témoignages. Si le savoir criminologique est une construction située dans un rapport de force, il ne peut être appréhendé qu'à travers un dispositif d'enquête capable d'absorber et d'analyser ces tensions. Dès lors, il s'agit de passer de la conceptualisation de l'objet à sa mise à l'épreuve empirique.

La section suivante expose la démarche méthodologique adoptée pour naviguer dans l'univers carcéral de Makala. Il s'agira de démontrer comment le choix de l'approche qualitative, le recours aux récits de vie et l'immersion ethnographique permettent de rompre avec les prénotions pour accéder à la subjectivité des acteurs. Cette démarche ne se contente pas de décrire des techniques de recueil ; elle justifie chaque choix comme une réponse stratégique aux contraintes éthiques et sécuritaires d'un terrain où la parole est un enjeu de pouvoir.

## 2. Démarche méthodologique

L'explication des méthodes de recueil et d'analyse des données permet au chercheur de créer une véritable « rupture épistémologique » avec les prénotions et les théories implicites qui saturent souvent l'objet « prison ». Selon Kienge-Kienge (2011), « cette transparence méthodologique est le gage d'une connaissance critiquable et réellement scientifique » (p. 27).

Cette recherche adopte une approche qualitative compréhensive, héritière du concept de *Verstehen* développé par Max Weber (1971), visant à saisir le sens subjectif que les acteurs donnent à leurs actions (pp. 28-30). Ici, la violence urbaine et l'incarcération ne sont pas traitées comme des variables statistiques, mais comme des expériences vécues et interprétées par les sujets eux-mêmes.

La collecte des données s'est étalée sur huit semaines (février à septembre 2024), une immersion temporelle nécessaire pour « lisser » l'effet de présence du chercheur et dépasser les discours de façade. L'étude a privilégié l'entretien semi-directif (durée moyenne de 60 minutes) mené auprès d'un échantillon de 16 jeunes détenus. Ce choix d'un effectif délimité répond à une logique de « l'échantillon théorique » plutôt que statistique. Pour explorer les trajectoires biographiques et les « rationalités situées » de ces jeunes, cette recherche a poursuivi les entretiens jusqu'à atteindre le seuil de saturation théorique, tel que défini par Glaser et Strauss (1967) et repris par Bertaux (2016). A ce stade, l'ajout de nouveaux récits n'apportait plus de variations thématiques

inédites, confirmant que les catégories d'analyse (stigmatisme, survie, carrières) étaient suffisamment denses et représentatives du vécu au sein de cet univers clos.

Pour briser la domination symbolique inhérente à l'institution et au statut académique du chercheur, cette recherche a mobilisé la « stratégie de la langue » (Kienge-Kienge, 2011, p. 124). L'usage du lingala, langue vernaculaire de Kinshasa et code de survie indispensable à Makala, a fonctionné comme un levier de confiance majeur. Elle a permis de contourner le formalisme du français, perçu par les détenus comme la langue du juge, du greffier ou de l'oppression administrative, libérant ainsi une parole plus brute et moins contrôlée stratégiquement.

Cette parole a été systématiquement croisée avec une observation non participante au sein des pavillons 5, 6 et 7. En milieu carcéral, Erving Goffman (1961) suggère que « tout ne peut pas être dit » par le langage articulé ; l'observation des rituels quotidiens, des hiérarchies informelles entre détenus, de la gestion des ressources rares et de la « vie clandestine » de l'institution a permis de contextualiser les récits. Cette observation permet de saisir ce que Goffman dénomme les « ajustements secondaires » par lesquels le détenu tente de préserver un semblant d'autonomie face à l'institution totale (p. 235).

L'analyse thématique qui a suivi la transcription des entretiens a respecté une procédure en trois étapes :

1. La clarification du positionnement épistémologique : expliciter la posture du chercheur pour évacuer l'ambiguïté interprétative et reconnaître que « le savoir est situé ».
2. L'échantillonnage par saturation : fondé sur une logique qualitative où l'arrêt du recueil intervient lorsque les 16 entretiens n'apportent plus de variations thématiques significatives, garantissant la profondeur du matériel empirique.
3. Le regroupement catégoriel : permettant de dégager les thèmes centraux de la production du savoir (stigmatisme, survie, rapport à l'autorité) sans céder aux biais suggestifs. Cette démarche garantit que le savoir produit est à la fois ancré dans la réalité de Makala et élevé au rang d'objet sociologique universel.

La conduite d'une enquête au sein d'une « institution carcérale » comme la prison de Makala impose une vigilance éthique redoublée, car le consentement y est recueilli dans un contexte de privation de liberté. Conformément aux principes de la criminologie de la réaction sociale, la recherche a instauré un protocole strict de consentement éclairé, oral et réitéré, garantissant aux jeunes détenus que leur participation n'influencerait en rien leur dossier judiciaire ou leur traitement carcéral. La protection des sujets a reposé sur une anonymisation radicale des récits : tous les noms ont été substitués par des codes et les détails biographiques trop identifiables ont été lissés pour prévenir toute mesure de rétorsion institutionnelle. Il s'est agi de construire un espace sécurisé de parole, où le chercheur ne se positionne ni en juge, ni en expert de l'administration, mais en réceptacle d'une expérience vécue.

Cette éthique de la responsabilité, telle que définie par l'approche de Kienge-Kienge Intudi (2015), permet de transformer la relation d'enquête en un acte de reconnaissance de la dignité du sujet, par-delà son statut de détenu. Une telle rigueur méthodologique et éthique constitue le préalable nécessaire à l'administration de la preuve. En neutralisant les biais de la domination symbolique et en sécurisant la parole des enquêtés, le dispositif a permis de dégager des matériaux empiriques d'une grande densité.

Il convient désormais de quitter le champ des procédures pour exposer le cœur de la recherche : ce que les jeunes de Makala disent de leur trajectoire, de l'institution et de leur rapport au futur. La section suivante présente les résultats de l'étude, articulés autour des axes thématiques majeurs qui ont émergé de l'analyse croisée des entretiens et des observations de terrain. Il s'agira de voir comment se construit un savoir qui oscille entre la reproduction du stigmatisme et l'invention de stratégies de survie.

### 3. Résultats de l'étude

Cette recherche a mis en évidence quatre thèmes structurants qui permettent de saisir la production du savoir criminologique non comme un constat statique, mais comme une dynamique de pouvoir et de résistance. Ces thèmes sont : le profil socio-biographique des détenus (1), l'expérience du pouvoir disciplinaire (2), les rapports au futur et à la réinsertion (3), et enfin, les effets réflexifs de la relation d'enquête (4).

### 3.1. Profil socio-biographique des détenus à la prison centrale de Makala

L'analyse socio-biographique révèle que l'entrée à Makala n'est que l'aboutissement de « carrières d'exclusion » amorcées bien avant l'incarcération. Les récits recueillis dessinent une géographie de la rupture sociale.

#### A. Origine sociale et capitaux inégalement distribués

Les données empiriques illustrent parfaitement la notion de « destin social » lié au déficit de capitaux. Les enquêtés décrivent une trajectoire où l'absence de relais économiques et la déscolarisation précoce ne laissent place qu'à l'informalité urbaine. Cet extrait d'entretien réalisé dans la promiscuité du pavillon 7, met en lumière cette fatalité du milieu :

« Moi, j'ai grandi à Kinshasa dans un quartier difficile. Mon père est parti quand j'étais petit, et ma mère faisait du petit commerce pour nous nourrir. J'ai arrêté l'école en 5ème primaire parce qu'on n'avait plus les moyens. Après ça, j'ai commencé à traîner avec des amis du quartier. On faisait des boulots, mais souvent ça ne marchait pas ».

Ce récit confirme les thèses de Bourdieu (1970). Le jeune détenu n'est pas seulement victime d'un manque d'argent, mais d'une exclusion du système de légitimation culturelle (l'école). Son habitus, forgé dans la "débrouille" (le petit commerce, la rue), devient une disposition durable à la survie qui, une fois confrontée à l'absence de capital social (réseaux d'influence), le pousse mécaniquement vers les marges de la légalité. La violence urbaine apparaît comme une « pratique socialement située », une réponse rationnelle à un espace où les opportunités sont confisquées.

Cette trajectoire souligne la précocité de l'exclusion. Le retrait forcé de l'institution scolaire à l'âge de la petite enfance (5ème primaire) scelle un destin où l'individu est dépourvu des instruments symboliques nécessaires pour négocier son insertion dans le secteur formel. A Makala, ce déficit de capital culturel se transforme en une vulnérabilité judiciaire : incapable de mobiliser les codes du langage administratif ou juridique, le jeune se retrouve désarmé face à la machine pénale. Dans l'extrait suivant, un détenu explicite la conscience de son propre déclasserment, soulignant que sans « relations », le mérite individuel est une illusion :

« Dans mon quartier, il n'y avait pas vraiment d'opportunités. Ceux qui réussissent, ce sont ceux qui ont des relations ou de l'argent. Moi, je ne connaissais personne qui pouvait m'aider. Alors je suis resté avec les jeunes du coin. On passait le temps ensemble, et parfois on faisait des choses pour gagner un peu d'argent, même si ce n'était pas toujours légal ».

Ici, le « capital social restreint » mentionné par Bourdieu (1979) enferme l'individu dans son groupe de pairs déviants. L'appartenance au groupe des « jeunes du coin » devient la seule ressource disponible, mais c'est une ressource stigmatisante qui précipite l'entrée dans la déviance. Cette analyse met en lumière la fermeture du champ des possibles. Le recours à l'illégalité n'est pas vécu comme un choix moral, mais comme une nécessité dictée par l'absence de « piston » ou de réseau d'influence. Le groupe de pairs agit alors comme une structure de substitution, offrant une identité et un revenu précaire, mais au prix d'une exposition maximale à la réaction sociale et pénale.

#### B. Ruptures biographiques et carrières déviantes

L'entrée dans la délinquance n'est pas un acte isolé, mais un processus d'apprentissage et de désignation. Howard Becker (1963) parle de « carrière déviante » pour décrire ce cheminement. L'extrait ci-dessous montre comment une rupture familiale agit comme un catalyseur de l'étiquetage :

« Avant, je n'étais pas comme ça. J'allais à l'école et je vivais avec mes parents. Mais tout a changé quand mon père est décédé. Ma mère n'arrivait plus à gérer seule, et j'ai dû arrêter l'école. C'est là que j'ai commencé à passer beaucoup de temps dans la rue ».

Ce témoignage illustre la vulnérabilité des trajectoires face aux accidents biographiques. La rue devient le nouvel espace de socialisation. Selon Becker, une fois que ce jeune est identifié par la police comme un enfant en situation de rue, le processus d'étiquetage s'enclenche : il est désormais perçu comme déviant avant même d'avoir commis un acte grave. A Makala,

l'incarcération consolide ce statut, transformant le jeune en difficulté en délinquant confirmé par le contact avec les réseaux criminels internes. Le décès du père fonctionne comme le point de bascule vers une identité de reclus. La déviance n'est pas une disposition psychologique, mais le résultat d'une érosion des supports sociaux. En rejoignant la rue, le jeune intègre une sous-culture où la violence urbaine devient un outil de protection et d'affirmation, validant aux yeux des institutions, l'étiquette de délinquant qui lui a été préalablement apposée par le simple fait de sa présence dans l'espace public.

### 3.2. Expérience du pouvoir disciplinaire à la prison de Makala

Michel Foucault (1975) analyse la prison comme le dispositif central de la société disciplinaire. Ce pouvoir ne s'exerce pas principalement par une violence spectaculaire, mais par des techniques fines de surveillance, d'examen et de normalisation visant à transformer l'individu en un corps docile. A Makala, malgré la précarité apparente, cette discipline s'immisce dans les interstices des relations, même entre les détenus eux-mêmes. L'extrait suivant, recueilli au pavillon 7, montre que la discipline n'est pas qu'une émanation de l'administration, mais une culture de la surveillance horizontale :

« Mais ce n'est pas seulement les gardiens. Entre détenus aussi, il y a des règles. Il faut respecter certains codes, sinon tu peux avoir des problèmes. Tu apprends à observer, à comprendre comment ça fonctionne ».

Ce récit illustre la diffusion du pouvoir disciplinaire au-delà de la hiérarchie officielle. Comme l'indique Foucault, la discipline fonctionne par un regard panoptique où chacun finit par être le surveillant de l'autre. Le jeune détenu n'apprend pas seulement à obéir à l'administration, il intègre un système de « micro-pouvoirs » informels qui régulent ses moindres gestes. L'organisation spatiale du pavillon devient un cadre de dressage où l'observation constante remplace la parole. Ce constat met en exergue la porosité entre l'ordre institutionnel et l'ordre informel. Dans un contexte de surpopulation comme celui de Makala, la discipline foucauldienne se réinvente : le contrôle ne passe plus seulement par les murs, mais par une « économie de la surveillance » déléguée aux chefs de pavillons ou de chambres. Pour le jeune détenu, la survie dépend de sa capacité à décoder ces signes invisibles, faisant de son incarcération une expérience de vigilance cognitive permanente.

#### A. Production d'une identité pénale

La prison ne se contente pas de punir, elle « fabrique » le délinquant comme une catégorie clinique et sociale permanente. Cette identité pénale finit par saturer l'image de soi du détenu, comme en témoigne ce jeune du pavillon 5 :

« Même entre nous ici, on se définit souvent par nos faits. On se présente par ce qu'on a fait, pas par ce qu'on est vraiment. C'est comme si la prison te donnait une nouvelle identité que tu ne peux pas enlever facilement ».

L'intériorisation du statut pénal est totale. La prison opère une réduction de l'être à l'acte (« les faits »). En se présentant par son crime, le détenu valide l'étiquetage institutionnel et participe à sa propre stigmatisation. Cette identité devient une prison symbolique qui persiste même dans les interactions les plus intimes entre pairs. Cette dynamique de « marquage » identitaire suggère que le dispositif carcéral réussit là où la réinsertion échoue : dans la fixation d'une carrière déviante. En obligeant le sujet à se définir par son passé pénal, l'institution annihile toute projection vers une identité civile alternative. Le détenu de Makala n'est plus un citoyen en rupture, il devient un « spécimen » du système pénal, dont la trajectoire est désormais prévisible et contrôlée par les catégories de l'administration.

#### B. Dimension symbolique du pouvoir et violence invisible

L'expérience du pouvoir peut aussi être éclairée par Pierre Bourdieu à travers la notion de « violence symbolique ». Dans le sens pratique (1980), il montre que la domination la plus efficace est celle qui se fait oublier, car elle est intériorisée comme légitime par ceux-là mêmes qui la subissent.

« Avec le temps, tu finis par accepter ces règles sans trop réfléchir. Tu fais attention à ton comportement, à ce que tu dis, parce que tu sais que tout peut avoir des conséquences. Même sans violence, tu es contrôlé ».

Ce jeune de 18 ans décrit l'incorporation de la contrainte dans son habitus. La surveillance n'a plus besoin d'être physique (coups, menaces) pour être efficace ; elle devient une « autocensure » naturelle. C'est l'essence de la violence symbolique : le détenu

collabore involontairement à son propre assujettissement en reconnaissant la validité des règles qui l'oppriment. Ce processus d'intériorisation témoigne de la force structurante de l'institution totale. A Makala, l'acceptation des règles « sans trop réfléchir » indique que le pouvoir a réussi à transformer une contrainte arbitraire en une nécessité logique du quotidien. Le détenu n'est plus un sujet qui résiste, mais un agent dont les schèmes de perception sont désormais alignés sur les exigences de l'espace carcéral, rendant la domination quasi invisible car devenue routinière.

### 3.3. Rapports au futur et réinsertion

L'analyse des données recueillies à la prison centrale de Makala révèle que l'incarcération ne constitue pas une simple parenthèse temporelle, mais une rupture biographique profonde qui redéfinit radicalement le rapport au temps des jeunes détenus. Si la mission officielle de l'institution pénitentiaire est de préparer le retour à la vie civile, les récits de vie collectés suggèrent au contraire une forme de présentisme contraint, où l'avenir est perçu non pas comme un espace de possibles, mais comme une extension des mécanismes de contrôle et de stigmatisation subis entre les murs. Ce troisième thème explore la manière dont les jeunes négocient leur identité de futur ex-détenu dans un contexte social kinoïse où les structures de soutien formelles sont quasi inexistantes.

#### A. L'anticipation du futur sous contrôle institutionnel

Pour Michel Foucault (1975), la prison vise à produire des corps dociles. Cependant, à Makala, l'observation montre que le contrôle produit surtout du désespoir. Le détenu suivant exprime cette crainte d'un futur déjà écrit par son casier judiciaire :

« Parfois, j'essaie d'imaginer ma sortie, mais je me demande si ça va vraiment changer quelque chose. Avec mon casier judiciaire, est-ce que je vais trouver du travail ? Est-ce que les gens vont m'accepter ? On dirait que mon avenir est déjà fermé ».

Ce récit illustre l'échec de la fonction normalisatrice de la prison. Au lieu de préparer la réinsertion, le dispositif carcéral, par la marque indélébile du casier et la stigmatisation, produit un avenir barré. Comme l'écrivait Foucault, la prison ne supprime pas la délinquance, elle la fabrique en isolant le délinquant dans un milieu fermé (p. 277). Au-delà de la surveillance physique, c'est une surveillance sociale post-carcérale qui est anticipée. Le détenu exprime une mort sociale avant même sa libération. La prison ne se contente pas de punir le corps ; elle sature l'identité de l'individu d'une marque indélébile qui, dans le contexte kinoïse, rend quasi impossible tout retour à une vie citoyenne normale, renforçant la probabilité de récidive par défaut d'alternative.

#### B. Stigmatisation et horizons d'attente

La perception de la société extérieure comme une instance de rejet permanent pousse certains détenus à se résigner à leur identité déviante. Un enquêté argue :

« Ici, entre nous, on parle souvent de ça. Certains disent qu'ils vont essayer de changer, mais d'autres pensent que ça ne sert à rien, parce que la société ne nous donne plus de chance. Du coup, ils préfèrent continuer dans ce qu'ils connaissent déjà ».

L'étiquette de délinquant devient un statut maître qui interdit tout retour à la normalité. L'horizon d'attente se rétracte : puisque la société refuse de les réintégrer, le retour à la déviance devient une stratégie de survie par défaut. On observe un phénomène de résignation acquise. La stigmatisation fonctionne comme une prophétie auto-réalisatrice : à force d'être perçu comme irrécupérable, le détenu finit par endosser ce rôle. Le savoir produit montre que la prison de Makala, loin d'être un lieu de rédemption, agit comme un catalyseur de solidarités déviantes où la seule issue envisageable est la persévérance dans la carrière criminelle.

#### C. Capitaux, trajectoires et possibilités objectives

Finalement, la réinsertion ne dépend pas seulement de la volonté, mais des ressources réelles. Bourdieu (1993), explique que les aspirations sont limitées par les chances objectives de succès. Dans cette logique, un enquêté raconte :

« Aujourd'hui, même ici à Makala, je pense à l'avenir, mais je sais que ça sera compliqué. Sans diplôme, sans soutien, et avec la prison en plus, les possibilités sont limitées. Tu dois faire avec ce que tu as, même si ce n'est pas beaucoup ».

Ce détenu exprime une lucidité sociologique frappante. Il comprend que sans capital social (soutien familial) et sans capital culturel (diplôme), la volonté de changer se heurte à un mur structurel. Le futur à Makala est socialement différencié : ceux qui n'ont rien en entrant n'ont, statistiquement, aucune chance de trouver une place légale en sortant. Ce constat met en évidence le décalage entre les politiques de réinsertion individualistes et la réalité des structures sociales. L'individu est conscient de l'étroitesse de son espace des possibles. Pour ce jeune, l'avenir n'est pas un champ de liberté mais un terrain de contraintes où l'absence de ressources initiales, cumulée au stigmate carcéral, condamne à une marginalité perpétuelle.

### **3.4. Effets de la relation d'enquête**

La production du savoir à Makala n'est jamais neutre. Elle est le produit d'une interaction alambiquée entre un chercheur (porteur d'un capital académique) et des détenus (en situation de vulnérabilité extrême).

#### **A. Objectivation de la position du chercheur et co-construction du savoir**

Pour Bourdieu, l'objectivation participante exige que le chercheur analyse sa propre position dans le champ. A Makala, le chercheur est souvent perçu comme un étranger au champ carcéral, ce qui peut inciter les détenus à adopter des stratégies de présentation de soi valorisantes ou, à l'inverse, de victimisation. Adopter une démarche réflexive, c'est reconnaître que la parole du détenu est une réponse à la présence du chercheur. Le savoir n'est pas « cueilli », il est co-construit dans une asymétrie de pouvoir que le chercheur doit constamment interroger pour éviter le paternalisme scientifique.

Cette vigilance réflexive permet de transformer un biais potentiel en un outil d'analyse. En observant comment le détenu adapte son discours (passage au lingala, silence sur certains faits, insistance sur la précarité), le chercheur accède aux stratégies de résistance symbolique des enquêtés. L'enquête criminologique à Makala devient alors un miroir des tensions sociales de Kinshasa, où le chercheur doit sans cesse dégriser ses propres prénotions pour laisser émerger la complexité des récits de vie.

#### **B. Le savoir comme enjeu de pouvoir (Foucault et Becker)**

Le recueil de données peut involontairement reproduire une logique d'examen. Foucault souligne que l'enquête est historiquement une technique de contrôle. De son côté, Howard Becker rappelle que l'enquêté cherche souvent à construire un récit cohérent pour justifier ses actes. Les résultats obtenus à Makala doivent être lus comme des vérités situées. Le détenu peut percevoir l'entretien comme une opportunité de plaider ou comme un prolongement de l'administration pénitentiaire. La validité scientifique dépend de la capacité du chercheur à déconstruire ces logiques de justification pour atteindre les structures sociales sous-jacentes des trajectoires délinquantes.

En peu de mots, le savoir produit à la prison de Makala est indissociable du dispositif de pouvoir qui l'entoure. La précarité extrême et la surpopulation ne sont pas seulement des conditions matérielles, ce sont des filtres qui saturent chaque témoignage. Comme l'invitait Becker dans son célèbre article de 1967, le chercheur doit se demander : « De quel côté sommes-nous ? ». A Makala, répondre à cette question implique d'assumer un positionnement critique qui refuse de réduire le détenu à sa catégorie pénale, tout en restant lucide sur les jeux stratégiques qui animent l'entretien.

### **Conclusion**

La présente recherche s'est attachée à déconstruire les dynamiques de la délinquance juvénile liée aux violences urbaines à Kinshasa, en interrogeant les mécanismes de contrôle social et de production du savoir qui s'exercent à l'égard des jeunes incarcérés à la prison centrale de Makala. En mobilisant de manière triangulée les apports théoriques de la sociologie réflexive de Pierre Bourdieu, du pouvoir disciplinaire de Michel Foucault et de l'étiquetage de Howard S. Becker, cette étude a démontré que la déviance des jeunes kinois ne peut être réduite à une simple pathologie individuelle, à une malformation morale ou à un choix purement rationnel. Elle doit, au contraire, être impérativement appréhendée comme le produit fini de processus sociaux, institutionnels et symboliques extrêmement complexes qui saturent les trajectoires de marginalité urbaine. L'analyse empirique a

ainsi mis en lumière que l'institution carcérale de Makala constitue un espace paradoxal et ambivalent : d'une part, elle déploie un dispositif de savoir-pouvoir visant à qualifier, quantifier et classer l'individu déviant selon des normes bureaucratiques ; d'autre part, elle échoue de manière flagrante dans sa mission de normalisation foucauldienne originelle en raison d'une surpopulation chronique, d'une déliquescence des infrastructures et d'une précarité matérielle qui confine à l'inhumain. Dans ce contexte spécifique, la prison fonctionne moins comme un lieu de réhabilitation ou de redressement que comme une « institution totale » au sens de Goffman, où se cristallisent la stigmatisation la plus radicale et le renforcement paradoxal des carrières délinquantes. L'étiquetage institutionnel, loin de freiner la violence ou de décourager la récidive, finit par l'institutionnaliser en enfermant le jeune sujet dans un statut de délinquant dont il devient quasiment impossible de se défaire, même après la levée des écrous et le retour à la vie civile.

Au-delà de ce constat critique, cette recherche ouvre des perspectives nouvelles et fondamentales pour la criminologie moderne en République démocratique du Congo, en proposant d'abord de tendre vers une « criminologie de la réaction sociale située ». L'une des contributions majeures de ce travail réside précisément dans l'adaptation et la réinvention des théories classiques face aux réalités brutales du Sud global. Cette recherche a démontré que le pouvoir disciplinaire à Makala ne s'exerce pas selon le modèle linéaire et architectural des prisons occidentales, mais qu'il s'articule plutôt avec une informalité institutionnelle structurante, où la règle administrative officielle cohabite, et parfois se dissout, dans des codes de survie communautaires, tels que les hiérarchies de pavillon ou les solidarités de chambrée.

Cette étude invite les chercheurs africains à développer une criminologie endogène qui intègre l'informalité non pas comme un simple dysfonctionnement passager, mais comme une composante organique et structurelle du contrôle social en contexte africain. Par ailleurs, ce travail marque une rupture épistémologique nette avec le paternalisme scientifique traditionnel par le biais de l'objectivation participante.

Sur le plan méthodologique, cet article a rompu avec les approches positivistes qui traitent le détenu comme un simple réservoir de données ou un objet d'étude inerte. En mobilisant la stratégie de la langue, notamment l'usage du lingala comme vecteur de vérité, et en maintenant une réflexivité constante sur la position sociale dominante du chercheur, cette étude a prouvé que la parole recueillie en milieu carcéral est une co-construction fragile. Cette perspective suggère que la validité du savoir criminologique en RDC dépend désormais de la capacité du chercheur à neutraliser la violence symbolique inhérente à l'entretien pour laisser enfin émerger les rationalités situées et la dignité des acteurs.

Une autre perspective déterminante ouverte par cette recherche concerne la déconstruction de la carrière déviante par le prisme de la précarité structurelle. Si Becker insistait jadis sur l'interaction avec les instances de contrôle, cette étude apporte une nuance locale capitale : à Kinshasa, la carrière délinquante est indissociable du déficit abyssal de capitaux économiques, culturels et sociaux décrit par Bourdieu. Lier l'étiquetage à la structure de classe permet de comprendre que la réinsertion ne peut être pensée comme une simple affaire de volonté individuelle ou de moralité personnelle, mais bien comme une problématique politique de redistribution des ressources sociales et de reconnaissance citoyenne. Sans une transformation profonde des conditions objectives d'existence des jeunes dans les quartiers périphériques et déshérités, la prison de Makala demeurera cette porte tournante tragique, alimentant sans cesse les rangs d'une marginalité sans issue. Sur le plan des politiques publiques, cette étude exhorte donc les décideurs à repenser radicalement la philosophie de la prise en charge de la délinquance juvénile en RDC. Il devient impératif de désencombrer urgemment le système pénal en favorisant des mesures alternatives à l'emprisonnement, particulièrement pour les faits de violences urbaines n'ayant pas entraîné de préjudices irréparables, afin de briser le cycle de la contagion criminelle qui prospère en milieu fermé. L'humanisation indispensable de l'espace carcéral doit permettre à celui-ci de cesser d'être un lieu de mortification identitaire pour devenir un véritable espace de médiation.

Cette étude ne saurait constituer un point final ; elle se veut plutôt un jalon pour de futures investigations, appelant à des recherches longitudinales sur la vie post-carcérale afin d'analyser les mécanismes de survie face au stigmat social. En plaçant la réflexivité et la critique des dispositifs de pouvoir au centre de l'analyse, cette recherche contribue fièrement à l'émergence d'une science criminologique congolaise rigoureuse, éthiquement responsable et résolument tournée vers la compréhension et la réhabilitation des marges les plus fragiles de notre société.

## Références

- [1]. Bourdieu, P. (1980), *Le sens pratique*. Editions de Minuit : Paris.
- [2]. Bourdieu, P. (1991), *Langage et pouvoir symbolique*. Fayard : Paris.
- [3]. Bourdieu, P. (2001), *Science de la science et réflexivité. Raison d’agir* : Paris.
- [4]. Becker, H.S. (1963), *Outsiders :Studies in the sociology of deviance* . Free press : Paris.
- [5]. Foucault, M. (1975), *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Gallimard. Paris.
- [6]. Goffman, E.(1961), *Asylums :Essays on the social situation of mental patients and other inmates*. Anchor Books. Garden city : Ny
- [7]. Kienge – Kienge, Intudi. R.(2005), *Le contrôle policier de la délinquance des jeunes à Kinshasa , une approche ethnographique en criminologie*, Thèse de doctorat : Université catholique de Louvain- la-Neuve .
- [8]. Kienge – Kienge, Intudi. R.(2010), *Le contrôle policier de la délinquance des jeunes à Kinshasa :Une approche ethnographique en criminologie* , Louvain- La –Neuve / Kinshasa , Academia-Bruylant/ Éditions Kazi.
- [9]. Kienge – Kienge, Intudi. R.(2015), *La recherche en criminologie en République démocratique du Congo* , Louvain- la –Neuve , Academia- L’ Harmattan .
- [10]. Weber, M. (1971). *Economie et société (Tome 1)*. Plon. (Ouvrage original publié en 1921).